

Préface : Entre tradition et modernité, le bon chemin



Jacques Cortès

Fondateur et Président du GERFLINT

*A force de sacrifier l'essentiel au nom de l'urgence,
on finit par oublier l'urgence de l'essentiel*

Hadj Garum O'rin

J'ai lu avec grand intérêt le contenu de ce 18^{ème} numéro de la revue *Synergies Algérie*. Ce qui m'a frappé, c'est une sorte de gravité de ton peut-être un peu excessive. J'aurais tendance à l'imputer à une idée reçue en matière de nouvelles technologies de l'éducation.

Les exigences de la Forme

Je dis cela avec précaution car j'exclus d'emblée toute réserve sur la qualité de fond de ce que j'ai lu. C'est la forme et uniquement elle qui m'amène à poser la question suivante : est-ce la même chose d'écrire une thèse, un mémoire de master ou une dissertation, d'une part ; et d'autre part de composer un article pour le diffuser dans une revue scientifique? La réponse est d'évidence négative car l'objectif visé n'est pas le même puisque le medium de communication (le canal) est différent. Cela entraîne donc l'obligation d'adapter l'écriture et la composition de notre revue au contexte éditorial qui doit être le sien. Ce type de problème mérite tous nos soins pour permettre à *Synergies Algérie* de découvrir et de développer sa vocation vectorielle d'instrument d'information sur l'évolution de la pensée scientifique et didacticienne, un instrument à ne pas confondre avec la projection à l'identique, dans un medium à finalité d'information éditoriale, de travaux et épreuves probatoires universitaires.

Risquons une métaphore en reconnaissant à la recherche scientifique le statut d'une sorte de Janus. Elle présente, en effet, mais en simplifiant abusivement les choses, un double visage : le premier, grave, imperturbable et même un peu guindé, se veut scrupuleusement respectueux de normes et rites imposés par les usages universitaires internationaux ; le second, plus souple et ouvert donc moins doctrinal (quoique très sérieux lui aussi), s'inscrit dans une tonalité à visée infor-

mative, vulgarisatrice et journalistique où l'expression de la pensée doit prendre un tour différent puisque destinée à un lectorat n'ayant pas les mêmes préoccupations et objectifs que les directeurs de recherches et les jurys de soutenances.

Simple détail : on doit éviter, par exemple, la pesanteur des liens de références regroupés entre parenthèses et qui ne sont là que pour signaler (à une puissance évaluative officielle) qu'on a bien lu tout ce qu'il fallait lire. Ces éléments à vertu strictement probatoire sont nécessaires dans un texte rituel de soutenance mais plutôt inutiles dans une revue où la bibliographie suffit amplement.

Un chercheur doit donc maîtriser progressivement tout le clavier de la communication scientifique en n'asphyxiant pas son lecteur de références dont ce dernier n'a nul besoin. C'est là une nécessité de bon sens qui ne relève pas seulement de l'esthétique scripturale car elle présente également, pour le chercheur lui-même, la vertu de prendre enfin quelque distance par rapport à ses lectures. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'oublier ces dernières mais de savoir utiliser l'essentiel (et seulement l'essentiel) de ce qui a été acquis pour transmettre, avec originalité, créativité et distinction, les données inhérentes à l'objectif d'analyse et de présentation générale qu'on s'est fixé comme tâche rédactionnelle.

Sigles, acrostiches et jargonite

Une phrase empruntée à Schleicher m'a beaucoup amusé en dépit de son pessimisme latent : « *les élèves du XXIème s. apprennent des enseignants et des parents du XXème s ; dans un système éducatif qui date du XIXè s.* ». Il y a là du vrai et il est certainement souhaitable que l'école d'aujourd'hui, de la maternelle à l'université, s'adapte aux possibilités, notamment technologiques, de notre époque. J'avoue cependant ma perplexité devant l'abus que certains défenseurs de la modernité font de sigles qu'on ne prend même plus la précaution de développer. Je ne suis pas parvenu, par exemple à décoder les 3 composantes de PEM. Je suis allé sur Internet mais ce qui m'a été proposé, c'est « Pains Explosifs Malléables », développement qui visiblement ne convenait pas. D'autres sigles ou acrostiches comme epad, FOAD, ZPD, TICE, sont plus faciles à décortiquer mais il conviendrait de les développer eux aussi pour éviter l'endormissement du lecteur. Ce sont là de simples détails faciles à corriger. Le lecteur est un peu le client-roi de tout article qu'il nous fait l'honneur de lire et il exige qu'on lui explique tout avec simplicité.

L'inutile querelle des anciens et des modernes

Je suis évidemment pour l'introduction intelligente des nouveaux outils technologiques dans nos écoles, mais, parmi les médias d'antan, je crois qu'on ne dira jamais assez que l'enseignant, même s'il joue de plus en plus le rôle de simple médiateur, ne doit pas s'effacer complètement derrière la technologie contemporaine. L'approche humaniste de jadis, en effet, est plus que jamais précieuse dans un monde qui nous isole derrière nos écrans, face à des documents qu'on croit pouvoir comprendre facilement grâce à des machines qui seraient merveilleusement intelligentes. J'ai remarqué, par exemple, ces dernières années, que l'art oratoire disparaît de plus en plus derrière de brillants mais fastidieux *powerpoints* à qui les « conférenciers » (avec l'assurance glorieuse d'être dans le vrai) cèdent le skeptron¹, c'est-à-dire leurs pouvoirs d'expression orale pour transformer la salle de conférence en un salon de lecture ennuyeuse.

Ce qui m'a frappé, donc, c'est de ne découvrir nulle part la moindre allusion à **la voix au geste, au corps**. S'agissant de l'activité résumante, par exemple, on parle de la nécessité de savoir hiérarchiser les idées d'un texte, et l'on donne l'exemple d'un travail fort intéressant de classement des idées, effectué au moyen d'une méthode de triplets certainement performante. On ramène donc le texte à une somme ou une collection d'idées. Dans certains domaines concrets, cela se conçoit parfaitement bien. On pourrait certainement atténuer un peu cette certitude, mais considérons cela comme un postulat de base du type : *certaines textes ne véhiculent que des idées* comme dans la phrase : « *l'eau bout à 100 degrés* » par exemple.

Au cœur du langage, toujours et partout : l'affectivité

Cela veut donc dire que d'autres textes véhiculent plus que des idées dans la mesure où, comme le dit Edgar Morin : « *le langage humain a permis que les ruses, feintes, tromperies puissent se développer de façon inouïe dans la parole et dans l'écrit, sous la forme de mensonge, ce qui accroît, multiplie, aggrave, renouvelle le problème omniprésent de l'erreur* »². Pour en revenir à la voix, au geste et au corps, disons donc que pour expliquer un texte où l'humain intervient sous une forme quelconque : poétique, littéraire, administrative, politique, sociale...j'en passe, la machine aura beau appartenir à la 5^{ème} génération de sa catégorie, elle risque de vous induire dans les erreurs les plus graves. A sa décharge, reconnaissons aussi que les humains sont, dans le domaine de l'interprétation, des analystes également très lacunaires. On passe, en effet, son temps à soupçonner son prochain des pires intentions malveillantes sous le seul prétexte que l'on a mal interprété un

geste maladroit, une parole ou pire, une absence de parole, un silence non attendu, etc.

Prenons un exemple. Il est d'usage d'étudier en classe des extraits de pièces de théâtre. Je choisis, pour illustrer mon propos, un court passage d'*Andromaque* (Racine) et notamment la tirade où Pyrrhus, le fils d'Achille, répond au fils d'Agamemnon, Oreste, venu en ambassadeur, qu'il n'acceptera pas de tuer le petit Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque, sous le prétexte que cet enfant serait, en puissance, un ennemi des Grecs susceptible de devenir dangereux une fois parvenu à l'âge adulte. Ce rapide résumé n'est là que pour fixer les idées de façon générale et mériterait, en classe, quelques explications supplémentaires pour que les élèves comprennent bien le scénario. Mais voici donc la situation : deux personnages importants, tous deux de sang royal, s'affrontent sur une question d'ordre politique jugée fondamentale par Agamemnon, et parfaitement inacceptable par Pyrrhus.

Pour bien comprendre le sens des propos de Pyrrhus, il faut donner à son discours l'intonation, le rythme, la modulation, les gestes et mimiques qui l'accompagnent nécessairement car Pyrrhus est un Roi et un grand personnage qui n'apprécie absolument pas qu'on vienne lui demander de tuer le fils d'Andromaque, jeune et belle femme dont il est amoureux au point de vouloir l'épouser. Il va donc se montrer très ferme et même carrément ironique et sarcastique pour répondre à son interlocuteur. Qu'on en juge par les quelques vers suivants qu'on pourra facilement dramatiser pour mieux les analyser ensuite avec toute la classe :

*La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
De soins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait en effet qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ;
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?*

Le travail sur l'énonciation peut être mené de diverses façons, soit par un échange en petits groupes, soit par une interprétation du texte par le maître, mais, comme on le voit, le passage choisi doit donner lieu à dramatisation pour être parfaitement compris. Jouer avec un ordinateur est certainement une activité stimulante, mais la pédagogie d'antan ne doit pas passer à la trappe. Si riche de possibilités soit-il, l'ordinateur n'est qu'un outil.

Si j'insiste sur une telle nécessité, c'est parce qu'un article (par ailleurs fort bien informé sur Vigotsky, Bruner et Piaget) parle très intelligemment de l'environnement social et affectif qui, effectivement, joue un rôle prépondérant dans le processus d'apprentissage, mais ajoute aussi un passage surprenant à propos duquel des réserves très fortes peuvent être formulées : « *la médiation au moyen des nouvelles technologies - écrit l'auteur - permet la désaffectivation du savoir et la construction personnalisée des savoirs (...) car la relation enseigné/savoir se libère de l'influence de l'enseignant* ».

Désaffectiver, c'est tuer un texte. Je ne pense pas pouvoir adhérer à une telle idée. Les langues sont des « trésors » (au sens saussurien du terme) d'outils énonciatifs collectionnés sur des millénaires parfois, et conservés comme moyens potentiels d'expression susceptibles de nuancer tout discours en fonction de la situation. Dès que nous ouvrons la bouche, nous sommes en discours et non en langue, dans l'énonciation et non dans l'énoncé, dans l'analogique et non dans le digitalisable (i.e. le numérique). L'affectivité est tellement présente partout que Barthes disait que « *la dénotation est la première des connotations* ».

La lecture de ce numéro mériterait de plus abondants commentaires car il est d'une impressionnante richesse. Je me suis volontairement borné à quelques observations sur l'affectivité, problème de fond qui sous-tend tous les écrits de qualité ici rassemblés, qu'il s'agisse de didactique, de pédagogie, de langue, de grammaire ou de littérature. Les titres choisis en portent témoignage : « force de frappe sémantique du texte littéraire » de Saïd Saïdi, « labyrinthe ou le lieu de l'égarement » de Nawal Bengaffour, « représentations autour de la langue française à l'université » de Nabil Souli. Nous sommes donc bien d'accord avec les auteurs sur l'importance d'introduire les technologies de notre temps dans notre enseignement ; bien d'accord aussi sur l'idée que l'affectivité est une présence incontournable de tout discours oral ou scriptural. Reste donc à trouver les réglages nécessaires pour que la modernité ne tourne pas le dos au passé et réciproquement que le passé ne devienne pas un obstacle à la modernité. Simple question d'accommodation, comme dirait Piaget, à un monde nouveau qui a ses exigences.

Bilan

On se souvient encore de la formule axiomatique de Paul Watzlawick en 1979 : « *On ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non* ». 4 autres axiomes la complètent :

- 1) Tout ce qu'on dit entraîne une interprétation automatique qui peut être positive ou négative.
- 2) Tout ce qu'on dit agit donc sur le destinataire.
- 3) Tout message peut être envisagé de façon digitale donc en lecture numérique en termes de 0 et de 1, mais dans la perspective définie par PW, son interprétation se fait très régulièrement en terme analogique, donc de façon intuitive, affective, ambiguë, en fonction d'un ensemble de données contextuelles et personnelles dont découle l'idée que nous nous faisons du sens et de la portée de ce qui est dit.
- 4) Enfin tout message est assez fréquemment émis dans un contexte inégalitaire où il y a un dominant et un dominé, la position haute, celle du dominant, n'étant pas obligatoirement la plus forte dans la mesure où l'on est dès lors tenu de donner la justification de son propos, sans obligatoirement parvenir à convaincre si l'interlocuteur n'a pas envie d'être convaincu.

Nous vivons en permanence - j'exagère à peine - dans une atmosphère de procès d'intention. Tout signal émis peut être utilisé par celui qui le reçoit comme une preuve évidente de culpabilité potentielle et c'est bien pour cela que le métier d'enseignant est sans doute l'un des plus beaux du monde ; pour cela aussi qu'il m'a paru nécessaire de donner aux excellents articles ici rassemblés, certains prolongements rappelant que toute évolution technologique appelle sa part fondamentale d'humanisme.

Rien là de très nouveau : Rabelais le disait déjà : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Simple prudence : ne pas l'oublier, notamment dans toute tentative de réforme.

Notes

¹ Le skeptron est l'instrument qu'on tendait à l'orateur dans la Grèce antique, pour lui reconnaître le pouvoir de parler et de parler seul aussi longtemps qu'il le détiendrait

² Edgar Morin : *Pour entrer dans le XXIème siècle*, Points Seuil, Essais, p. 205, 2004.